

LE RUSÉ VOLEUR

Version pyrénéenne

Un père avait quatre fils. Dès que ceux-ci furent en âge d'apprendre un métier, il s'en sépara, les expédiant tous quatre en même temps vers les bourgades voisines. Il leur dit :

— Il faut vous débrouiller, mes enfants. J'ai pris soin de vous pendant bien des années, maintenant je décline. La mort me sera plus douce lorsque je vous verrai gagner honnêtement votre pain. Allez et demeurez quelques années en apprentissage, après quoi vous reviendrez vous installer au village.

L'aîné partit le premier comme il se doit. Il rencontra un vieil homme et lui demanda s'il ne connaissait pas d'artisan qui voudrait d'un débutant. En ce temps-là, les contrats d'apprentissage se passaient oralement, en quelques mots.

— J'ai la possibilité de t'embaucher, mon garçon.

— Que faites-vous ?

— Je suis astronome.

— Que m'apprendrez-vous ?

— A savoir regarder. Au bout d'un an et un jour, je te donnerai en paiement des lunettes telles que tu apercevras avec elles le visible et l'invisible.

— A la bonne heure !

Le cadet marchait de son côté. Assez loin, il engagea conversation avec un homme.

— Je cherche un patron.

— J'ai besoin d'un serviteur.

— Pour quel métier ?

— Je suis chasseur.

— Cela ne me déplairait point.

— Tu auras la nourriture, mon enfant, puis à la fin de l'année je te donnerai une arme telle qu'elle abattra tout ce que tu viseras.

Il suivit donc cet inconnu.

Le troisième cherchait quelque honorable métier. Par l'ironie du sort, il tomba sur un truand.

— Je voudrais entrer en apprentissage.

— Il me faut un garçon plein de qualités.

— Pour quel travail ?

— Je suis un rusé voleur.

— Ce n'est pas de tout repos !

— Au bout d'un an, si tu es digne, je t'enseignerai tout l'art de voler sans se faire pincer.

Et il resta.

Le quatrième rêvait d'un travail sédentaire. Un homme accepta ses services.

— Que me faudra-t-il faire ?

— Te suis tailleur et, si tu fais mon affaire, je te donnerai, dans un an, une aiguille extraordinaire. Avec elle, tu pourras coudre et recoudre le bois, le fer, n'importe quoi.

— Marché conclu, je reste avec vous.

Les quatre goujats (1) étaient de retour au village natal après une année seulement, plus tôt qu'ils ne l'avaient envisagé au moment du départ.

Le père fêta leur arrivée, puis après quelques jours, il leur dit :

— Un an d'apprentissage, c'est peu. De mon temps, c'était plus long et plus sérieux. Enfin je veux croire qu'on vous a appris quelque chose. Quel est votre métier, garçons, si encore vous en avez un ?

— 4if ais oui, père.

- Toi ?
- Je suis astronome.
- Un métier de misère !
- Et toi ?
- Chasseur, et même grand chasseur.
- Un métier de fainéant.
- Toi ?
- Rusé voleur.
- Ciel ! A-t-on idée d'apprendre un tel métier !
- Et toi ?
- Tailleur.
- Passe encore.

Il fallut un jour entier au père pour réaliser la situation. Toutefois il réunit ses fils dès le lendemain et leur dit :

- Je veux vous éprouver.

Et se tournant vers l'aîné :

- Tu es astronome, dis-tu, tu es astronome, mais je n'ai que faire des étoiles. Dis-moi plutôt ce que tu aperçois sur le faite de cet arbre là-bas.

L'autre avait sa lorgnette.

- Il y a un oiseau qui couve.
- Tiens, tiens ! fit le père. Rusé voleur, es-tu capable d'aller jusqu'au nid et de rapporter les oeufs sans donner l'éveil à la mère ?

Le troisième fils grimpa à l'arbre avec aisance ; il approcha du nid sans bruit, le perça par-dessous et redescendit avec les oeufs. La couveuse n'avait pas bronché.

— Voici, père.

Cependant les deux autres ne voulaient pas être en reste.

Le tailleur avait relayé son frère dans la ramure et, pour que l'oiseau ne s'avisât de rien, il avait recousu et rafistolé les branches et le nid. Mais le chasseur était à l'affût, il siffla et l'oiseau s'envola ; une flèche l'abattit, droit au coeur.

— Je suis content de vous, dut convenir le père.

Or, à quelque temps de là, les jeunes maîtres trouvèrent entreprise digne de leur génie. Le Roi avait perdu sa fille. La princesse n'était pas morte, elle avait été enlevée et personne ne savait en quel lieu on la retenait prisonnière. Le souverain fit annoncer partout qu'il donnerait son enfant en mariage à celui qui la ramènerait au palais.

Les garçons vinrent trouver le Roi et s'engagèrent à délivrer la belle.

— Évidemment, dirent-ils, ce ne devait être pour eux qu'un jeu d'enfant !

L'astronome scruta l'horizon et aperçut la princesse sur un dragon au milieu de l'Océan. Les quatre frères prirent donc une embarcation et firent rame vers le large.

— Toi, rusé voleur, enlève la fille sans éveiller le dragon.

Le monstre dormait. Le garçon nagea vers lui contre le vent et revint avec la prisonnière. Comment avait-il fait ? Lui seul aurait pu le dire, ses frères n'avaient rien vu.

Puis le chasseur visa le dragon et lui décocha une flèche mortelle.

Le retour ne fut pas sans histoire. L'embarcation était frêle et surchargée ; elle faisait eau de toutes parts.

— Nous allons couler !

— Que non pas, dit le tailleur.

Et son aiguille cousait les voies d'eau à mesure. Ils furent ainsi sauvés d'un naufrage certain.

Ils vinrent donc devers le Roi avec la jolie princesse.

— Vous avez tenu votre promesse, garçons. A moi de tenir la mienne. Mais je ne puis donner ma fille à tous les quatre.

- Sans moi, personne n'aurait pu la découvrir au milieu de la mer, dit l'astronome.
- Je l'ai ravie au dragon, protestait le rusé voleur.
- J'ai tué le monstre, moi, s'écria le chasseur.
- J'ai évité un naufrage imminent, affirmait le tailleur. Ils avaient raison tous quatre, ils avaient gagné la princesse à eux tous.

Alors le Roi les mit d'accord. Il garda sa fille et leur donna de l'or, beaucoup d'or.

Le souverain eut raison, car on ne peut donner une épouse de haute naissance à d'aussi piètres individus qui font profession d'astronomie, de chasse ou de brigandage. De plus une fille de Roi dispose d'une riche garde-robe: à quoi bon alors épouser un tailleur ?

Contée par Mme Siffre, âgée de 70 ans, à Coudons (Aude), le 7 avril 1953.

MAUGARD, C. Pyr., 7-13, n° 2.

(1) Garçons, sans nuance péjorative.